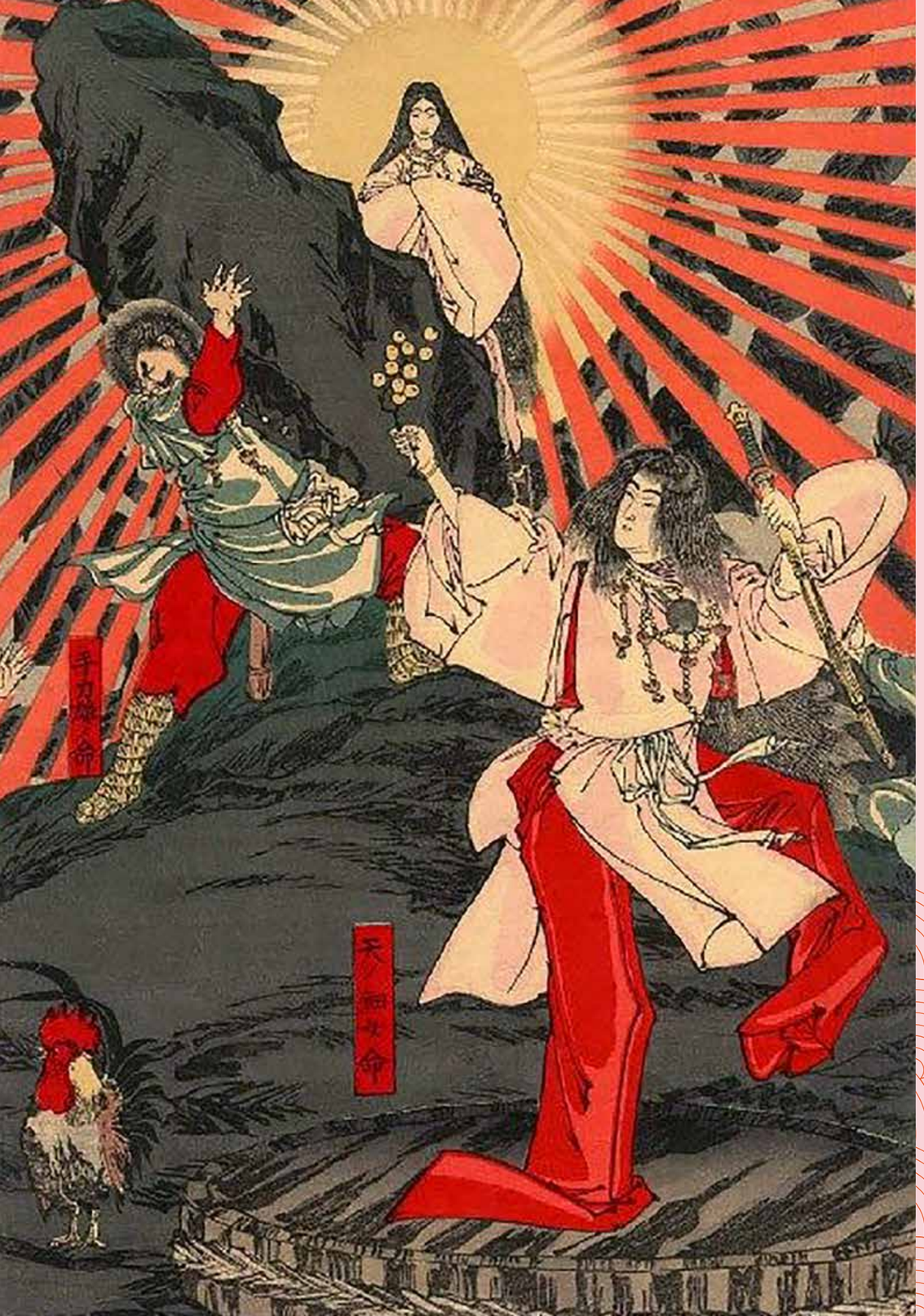


SOMMAIRE

01.
Les mythes qui font naître le pays

L'influence du modèle chinois xx
Les mythes fondateurs xx

02.
La religion, un mélange unique

Le Shinto, la "voie des kamis" xx
Les pratiques religieuses les plus courantes xx

03.
La période du Heian, magnificence et impermanence

Heian-Kyô, le règne des superstitions xx
La vie à la cour, une ère de raffinement suprême xx
Comment écrire ? Le casse-tête japonais xx
Les journaux intimes, un genre littéraire très courant xx
La poésie, de langue des dieux à moyen de communiquer à la cour xx

04.
Les samouraïs : l'histoire et le mythe

La longue histoire des samouraïs xx
La fin des samouraïs et la naissance du mythe xx

05.
Yôkais, monstres et fantômes, le Japon fantastique

Premières apparitions xx
Yûrei et démons, frissons garantis xx
Les yôkais animaux, pas souvent « kawaï » xx

Il était une fois le pays du Soleil-Levant

« Si tu as besoin
qu'on t'explique pour que
tu comprennes, ça veut dire
qu'aucune explication
ne pourra jamais te faire
comprendre. »

MURAKAMI HARUKI

Mukashi mukashi (il était une fois) un pays aux allures de mille-feuille, un pays où les anciennes croyances ont toujours cours et où les nouvelles ne sont pas venues s'y substituer mais, simplement, enrichir un imaginaire fécond et toujours plus grand. Un pays où les robots et les esprits de la nature cohabitent. Il était une fois un pays où le pouvoir politique a changé de mains maintes et maintes fois, mais où, jamais, le pouvoir premier, celui du descendant de la déesse du soleil, n'a été remis en question.

Un pays où aucun Dieu, unique et tout-puissant, n'est venu supplanter le panthéon des dieux du passé, un pays où les révolutionnaires ne suppriment pas le pouvoir en place mais se cachent tout simplement derrière, créant petit à petit de multiples strates dans lesquelles seuls les initiés peuvent se retrouver. Dans ce pays, les religions et croyances se nourrissent les unes les autres sans chercher à s'écraser, s'influençant mutuellement pour faire leur place dans le cœur et l'esprit des habitants. Ce pays, s'il existait, serait ainsi un véritable entrelacs historique, culturel, esthétique, construit par un peuple qui choisit consciemment quelle saveur il veut conserver et quel mauvais goût il veut rejeter.

Ce pays nous fascinerait d'autant plus que sa culture semblerait être le parfait inverse de la nôtre. N'avons-nous pas coupé la tête de notre roi et ne pensons-nous pas que l'idéal d'une révolution est de faire table rase du passé ? N'avons-nous pas entretenu la croyance selon laquelle un seul Dieu tout-puissant a créé le monde, un Dieu auquel les hommes doivent une dévotion totale pour le salut de leur âme, et auquel aucun dieu concurrent, aucune icône n'est tolérée pour lui faire de l'ombre ?

Ce pays que l'on pourrait penser tout droit sorti d'un livre d'histoires pour enfants ou de légendes inventées de toutes pièces ressemble très fortement au Japon. Encore faut-il supposer que l'on puisse résumer ici en quelques phrases un territoire qui est bien plus riche et profond, et, pourrait-on dire, bien plus complexe et incompréhensible que cela. Comme le dit le philosophe Michel Foucault dans le recueil *Dits et écrits*, évoquant ses voyages dans l'archipel nippon : « Pendant et aussi après que j'ai fait le tour pour observer beaucoup de choses, j'ai senti que je n'avais rien saisi. »

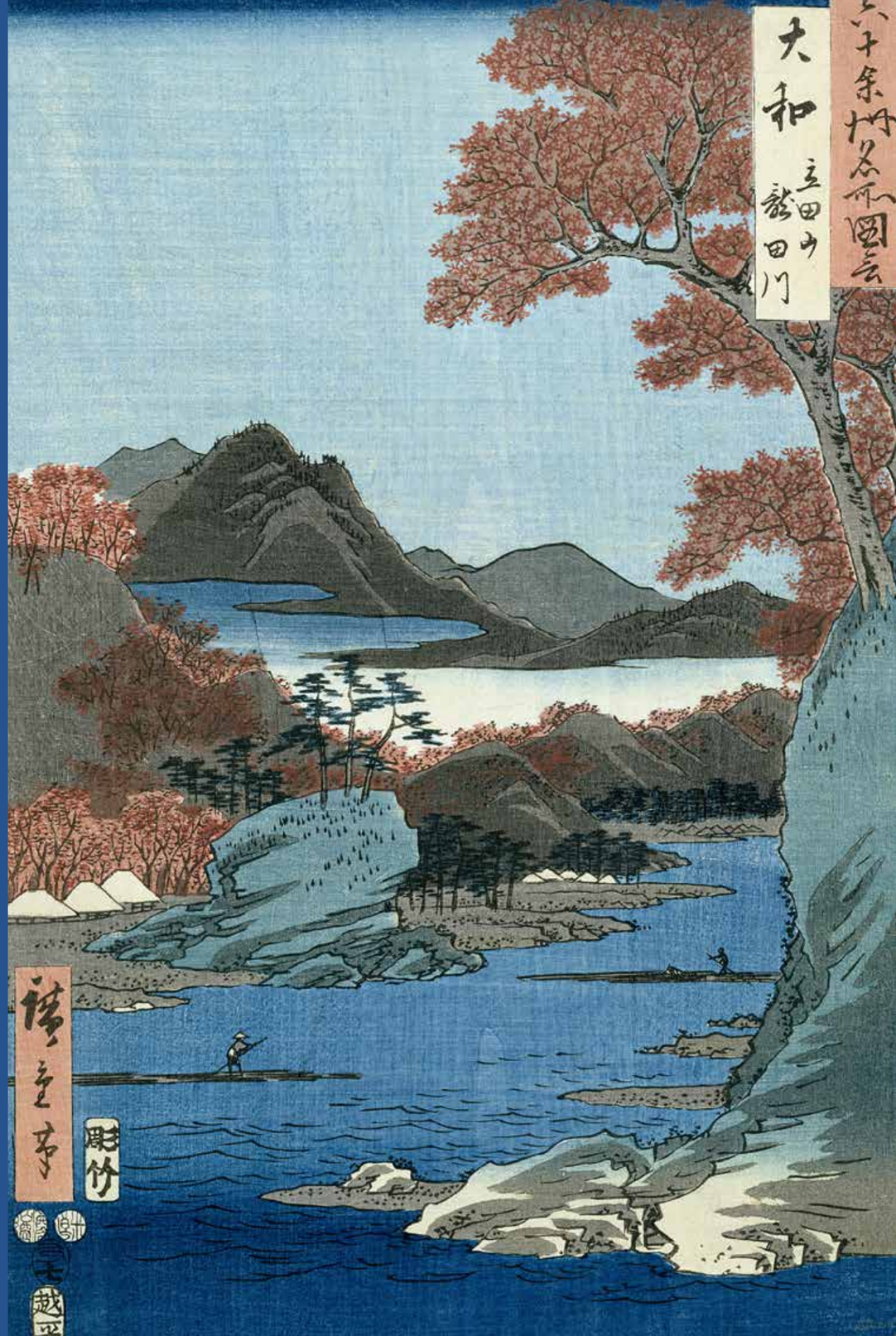
Pour l'anthropologue Claude Lévi-Strauss, le Japon est cet « autre nous » radical, cette « autre face de la Lune » qu'il évoque dans l'ouvrage éponyme.

Au-delà du festival de couleurs et d'images que le pays nous fournit, au-delà de la splendeur de ses productions qu'un sens du détail et une sensibilité esthétiques inouïs permettent, ne peut-on pas voir dans cette histoire singulière les racines de ce qui nous attire chez lui ?

Raconter l'histoire du Japon à travers les histoires, les mythes et légendes, que les Japonais se racontent est peut-être le moyen le plus étonnant et le plus agréable pour nous, habitants de l'extrême occident de l'Europe, de toucher, du bout des yeux, le cœur de ce pays fascinant, situé à l'extrême orient de l'Asie.

Ce livre n'a aucune prétention à l'exhaustivité – c'est impossible pour tout pays, et, sans doute, plus encore pour le Japon –, il souhaite simplement présenter des fragments de l'histoire, de l'imaginaire et des arts du Japon, en effeuillant, touche par touche, miette par miette, le si savoureux mille-feuille nippon. En hommage à ceux qui, les premiers en Europe, ont popularisé l'amour pour ce pays magnifique, les impressionnistes, on pourrait dire, si l'on osait, que ce livre a pour ambition, page après page, de nous régaler d'« impressions (du) Soleil-Levant ».

Ce portrait « impressionniste » sera ainsi éminemment incomplet et plein de non-dits. Il pourrait même contenir quelques clichés. Mais gageons qu'il nous permette un voyage dans un imaginaire si riche que les productions contemporaines de l'archipel, qu'il s'agisse des *mangas* ou des *anime*, emportent le monde telle une vague d'Hokusai. Déjà un cliché. Mais qu'il est beau !



Légende, Aciam, omniendunt que sunt ipsantur, seque pelit, quam ere dunt liciumquae comnimu scipictur, ne nonet ommos voluptio omniendunt que sunt.

01.

Les mythes qui font naître le pays

« Le Japon peut nous sembler détenir certaines des clés maîtresses donnant accès au secteur qui reste encore le plus mystérieux du passé de l'humanité. »

Claude Lévi-Straus

La mythologie japonaise est beaucoup moins connue de nous. Elle foisonne pourtant d'histoires tout aussi étranges et sordides que celles qui se déployèrent en Occident.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que les mythologies nous passionnent. Elles tentent de raconter la création de l'univers et l'ensemble des phénomènes que les civilisations traditionnelles ne comprennent pas. Elles nous ramènent à ce qu'il y a de fondamental dans l'esprit des humains et à ce que nos ancêtres ont imaginé comme réponses aux questions profondes qu'ils se posaient et que nous continuons, parfois, de nous poser : Comment est né le monde ? Comment s'expliquent les phénomènes naturels grandioses ou les petits miracles du quotidien ? Les mythes touchent des cordes sensibles, profondément ancrées en nous. Il est donc tout à fait dans l'ordre des choses que les dieux grecs ou égyptiens nourrissent encore les imaginaires des enfants et continuent d'être étudiés à l'école, des milliers d'années après la disparition des civilisations qui leur ont donné naissance.

La mythologie japonaise est beaucoup moins connue de nous, bien plus éloignée, tant géographiquement que culturellement. Elle foisonne pourtant d'histoires tout aussi étranges et sordides que celles qui se déployèrent en Occident. La quantité de ses divinités et de leurs aventures n'a rien à envier à la Grèce antique. Elle possède, de plus, une particularité qui la rend vraiment unique au monde : elle a joué un rôle essentiel lors de la création du pays moderne. Au Japon, le mythologique et l'historique sont explicitement liés. Mieux que cela : la mythologie continue, aujourd'hui encore, d'avoir un rôle politique.

Le Japon a développé au fil des siècles sa propre religion et sa propre culture politique. Et si les influences extérieures, notamment chinoises, n'ont pas manqué de faire évoluer le pays, les Japonais ont bien pris soin de conserver ce qui leur semblait important, à l'image du shinto. Cette « religion » typiquement japonaise n'est pratiquée nulle part ailleurs et ne cherche pas particulièrement à s'étendre hors du pays. Elle en est d'autant plus fascinante.

Comme l'écrit si bien Yveline Feray dans l'introduction de son livre *Contes d'une grand-mère japonaise*, « le Japon assimile plus qu'il n'est assimilé ». Tout au long de son histoire, depuis ses mythes fondateurs jusqu'à nos jours, le pays où le soleil se lève a réussi à s'inspirer des cultures étrangères – distillant et infusant ce qu'il souhaitait y prendre – tout en veillant scrupuleusement à ne jamais perdre son esprit propre. La devise de l'ère Meiji (1868-1912), période à laquelle le Japon s'est ouvert à l'Occident, le dit magnifiquement : *Wakon Yōsai* ! Ce qui signifie « esprit japonais, technique occidentale ». Autrement dit : conserver l'âme du Japon tout en adoptant le talent de l'Occident. Dès le VII^e^ ou VIII^e^ siècle, les premiers leaders du pays auraient pu adopter une devise similaire. Ils avaient alors affaire non pas à l'Occident mais à la première puissance de l'époque : la Chine.

Légende, Aciam, omniendunt que sunt ipsantur, seque pelit, quam ere dunt liciumquae comnimu scipictur, ne nonet ommos voluptio omniendunt que sunt.

02.

La religion, un mélange unique

« Les Japonais naissent et se marient shinto. Ils meurent bouddhistes. »

(DICTON)

Les pratiques religieuses des Japonais varient au gré des circonstances.

La religion japonaise fait des miracles. Sur 127 millions d'habitants en 2021, il y aurait en cumulé 169 millions de pratiquants. 86 millions d'adeptes du shinto et 83 millions de bouddhistes. Contrairement aux apparences, ces chiffres n'ont rien de surnaturel. Ils proviennent d'une étude très sérieuse, produite périodiquement par le ministère de la Culture. Ils s'expliquent par le fait que les pratiques religieuses des Japonais varient au gré des circonstances. Comme l'exprime ce dicton, à la fois cliché et non dénué de fondement, *les Japonais naissent et se marient shinto* – même si les jeunes femmes n'hésitent pas à revêtir la robe blanche ces dernières années pour simuler rite occidental et son côté « conte de fée » –, *mais ils meurent bouddhistes*. D'autres études d'opinion s'intéressant au fait de « croire » intimement à une religion affirment régulièrement que les véritables croyants du shinto ne dépassent pas 3 à 4 % de la population. La société japonaise n'a en effet pas échappé à la sécularisation croissante des économies développées. Mais cela n'empêche pas qu'une grande part des habitants continuent de pratiquer des rituels shinto de manière régulière, au fil de l'année, fassent de temps en temps un pèlerinage touristique dans un grand sanctuaire, ou possèdent un *butsudan*, un petit autel bouddhiste privé, pour rendre hommage à leurs ancêtres. La perception et la manière de vivre la religion au Japon est très différente de la nôtre. Les raisons à cela sont nombreuses et s'enracinent profondément dans l'histoire du pays. Là encore, le mille-feuille nippon s'est enrichi de couches successives qui se sont mutuellement influencées, rendant le phénomène aussi complexe que savoureux, même s'il a, au XX^e^ siècle, laissé une souffrance et une amertume légitime dans les pays voisins qui en ont subi les dérives.

Légende, Aciam, omniendunt que sunt ipsantur, seque pelit, quam ere dunt liciumquae comnimu scipictur, ne nonet ommos voluptio omniendunt que sunt.

Légende, Aciam, omniendunt que sunt ipsantur, seque pelit, quam ere dunt liciumque comnimu scipictur, ne nonet ommos voluptio omniendunt que sunt.

03.
La période de Heian, magnifi-cence et imper-manence

« S'il est au monde une société
dont on peut dire qu'elle a été incomparable,
c'est bien celle de Heian Kyō [Kyōto]. »

Ivan Morris, *La Vie de cour dans l'ancien Japon au temps du prince Genji*

La période de Heian est unique. Elle l'est non seulement dans l'histoire du Japon, mais aussi dans celle du monde. En ce temps-là, comme l'écrit Ivan Morris dans son livre *La Vie de cour dans l'ancien Japon*, « manquer de sensibilité artistique était aussi grave pour le gentilhomme de la cour de Heian qu'avoir la réputation de lâche pour un chevalier de l'Occident ».

Heian Kyō est la nouvelle capitale, fondée en 794 par l'empereur Kanmu lorsqu'il décide de déménager sur le site de la future Kyōto. Ce nom signifie « capitale de la paix et de la tranquillité ». La cour et l'empereur s'y installent et y vivent coupés du reste de la population, à tel point qu'ils s'appellent eux-mêmes « les résidents des nuages ». Dans leur microcosme aristocratique, aux rites et aux codes si particuliers, seront produites certaines des plus belles œuvres de tous les temps.

Les écrivaines de cette période, car il s'agit essentiellement de femmes, ont réussi l'exploit de faire de leurs textes des classiques de la littérature mondiale, susceptibles de pénétrer des espaces culturels très différents de ceux dont elles sont issues. La définition même du chef-d'œuvre.

Le Dit du Genji, écrit par Murasaki Shikibu, n'est rien de moins que le premier roman psychologique du monde. Il a mille ans, huit cents ans d'avance sur la littérature occidentale, et reste inégalé. *Notes de chevet*, de Sei Shōnagon, est un journal intime, une sorte d'ovni en provenance d'un univers qui nous est totalement étranger. Et pourtant, il nous touche, comme peu de livres sont capables de le faire.

On appelle période de Heian l'ère durant laquelle l'empereur s'installe à Heian et où la cour du souverain solaire est le siège du pouvoir. Les historiens la font généralement démarrer en 794 et situent sa fin en 1185, lorsque les militaires prennent le pouvoir et fondent le gouvernement du *bakufu* (littéralement « gouvernement sous la tente »), situé à Kamakura.

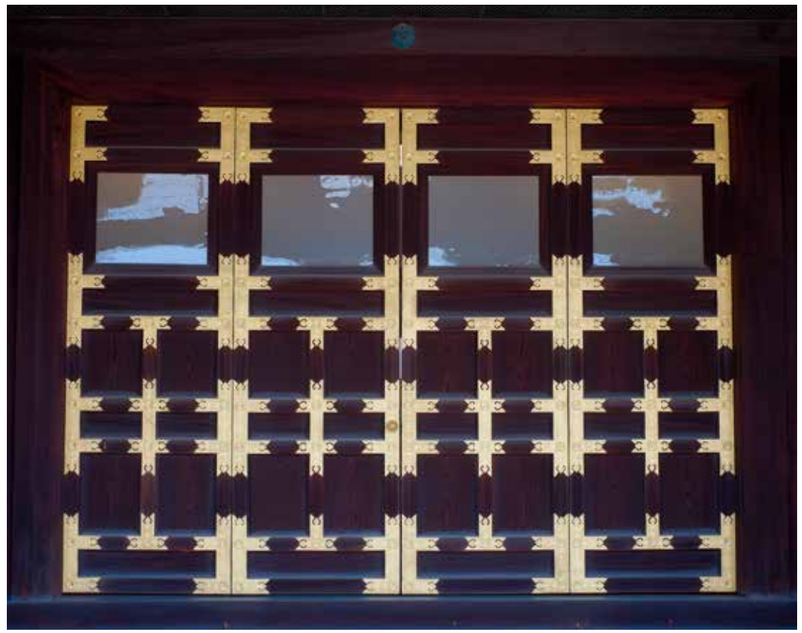
Heian est une ère durant laquelle le Japon s'autonomise fortement vis-à-vis de la Chine. Elle est une des premières occurrences de ce balancier qui traverse l'histoire nippone, où après une longue période d'ouverture et d'inspiration puisée à l'étranger, la société se referme et digère ce qu'elle a absorbé pour en faire une réalité unique, simplement japonaise. Le pays développe ses propres codes, son propre système d'écriture et n'est plus autant que par le passé avide de copier son illustre voisin. Protégé par la mer, l'archipel est en paix, à l'abri des tentatives d'invasion pendant au moins deux siècles.

À Heian, la société de cour vit de manière fastueuse. Les vastes salles des palais sont superbement ornées de peintures aux couleurs rehaussées de feuilles d'or. L'élégance règne en maître. La place dans les rangs aristocratiques se définit par la couleur des vêtements ou par le nombre de plis de l'éventail. La poésie, le langage des dieux, y est l'outil de communication imposé par la bienséance. Et la vie est à l'image de cette poésie « divine », très codifiée. Elle demande une éducation stricte autant qu'une imagination et une souplesse d'esprit immenses. Les aristocrates, hauts fonctionnaires, s'ils sont bien souvent consciencieux dans leurs tâches administratives et politiques, préfèrent généralement leurs passe-temps artistiques à la charge de l'État. Les femmes, elles, assignées à résidence pour être protégées du regard des hommes, développent une prose et une littérature entièrement nouvelles. Les arts sont florissants. Les complots et les machinations politiques aussi.

Le propre des effets de balancier est que, lorsqu'un mouvement démarre dans une direction, il est certain qu'il finira par repartir dans l'autre sens. Et, si la période de Heian porte en elle tant de beautés et de splendeurs, elle contient aussi les germes de sa propre chute : la déconnexion d'avec le réel, le manque d'empathie pour la population, et le désintérêt pour l'extérieur de la ville et ses provinces. La magnificence de la période réussira à masquer pendant longtemps cette réalité qui grignote le pays comme une tumeur et va le faire changer du tout au tout.

Imprégnée d'un sentiment de supériorité mais basée sur un fonctionnement absolument intenable économiquement, cette ère historique n'échappe pas au principe bouddhiste – religion dominante à l'époque – de l'impermanence de toute chose. Comme l'écrit encore Ivan Morris, « le plus surprenant n'est pas qu'elle ait disparu mais qu'elle ait pu tenir si longtemps ». Ainsi, l'histoire qui raconte le mieux cette période, *Le Dit du Genji*, a été découpée en deux parties par son traducteur français, l'immense japonologue René Sieffert : la magnificence et l'impermanence. Deux termes qui collent parfaitement à l'ère de Heian.

Légende, Aciam, omniendunt que sunt ipsantur, seque pelit, quam ere dunt liciumquae comnimu scipictur, ne nonet ommos voluptio omniendunt que sunt.



Légende, Aciam, omniendunt que sunt ipsantur, seque pelit, quam ere dunt liciumquae comnimu scipictur, ne nonet ommos voluptio omniendunt que sunt.

Légende, Aciam, omniendunt que sunt ipsantur, seque pelit, quam ere dunt liciumquae comnimu scipictur, ne nonet ommos voluptio omniendunt que sunt.

Heian-Kyô, le règne des superstitions

Kyōto, capitale feng shui

Heian Kyō, la nouvelle capitale, qui sera nommée Kyōto à partir du XIII[e] siècle, est pensée dans les moindres détails, jusque dans son nom même. Heian Kyō signifie « capitale de la paix et de la tranquillité ». Le patronyme Heian est, de plus, composé avec le début du nom de la capitale passée, Heiji (Nara), et la fin du nom de Chang'an, la ville chinoise qui inspire l'urbanisme à venir. L'empereur Kanmu y voyait un bon présage. C'était fondamental car la divination jouait un rôle presque aussi essentiel que les intrigues dans les décisions politiques de l'époque. Ainsi, Heian Kyō a été bâtie en suivant la voie de la divination et de la géomancie chinoise, le feng shui.

Le site n'était pourtant pas le premier choix. La première tentative de reconstruire une capitale a démarré à Nagaoka, en 784. L'empereur souhaitait, semble-t-il, quitter Heiji pour s'éloigner de l'influence bouddhiste trop importante sur place. Le chantier a donc démarré sur ce site, à cinquante kilomètres au nord de l'ancienne capitale. La cour et le gouvernement y ont même déménagé.

Le projet est porté par Tanetsugu, un membre du clan Fujiwara, la famille qui exercera le pouvoir pendant la majeure partie de l'ère de Heian. Mais des rumeurs orchestrées par un rival, le prince Sawara, ont fini par aboutir à son assassinat. Dans la foulée, son clan, déjà habile dans l'art de l'intrigue et de la manipulation, s'arrange pour profiter de la situation. Sawara et les familles qui l'ont soutenu sont condamnés à l'exil. Sawara n'arrivera d'ailleurs jamais à destination. Il sera exécuté en chemin, sur ordre officiel.

L'histoire aurait pu s'arrêter là et la capitale continuer de se construire si, peu de temps après, de nombreuses calamités n'étaient venues frapper la ville. Une rivière inonde plusieurs fois la nouvelle capitale. Des épidémies se succèdent... La famille impériale elle-même est touchée par les maladies. À l'époque, on attribue ces désastres à l'esprit assoiffé de vengeance de Sawara. La cour et ses conseillers pensaient qu'il venait hanter les vivants et frapper les responsables de sa mort. Deux décisions majeures sont alors prises pour apaiser l'esprit du défunt. Il est fait empereur à titre posthume, cinq ans après son exécution. C'est un cas unique dans l'histoire. Surtout, il est décidé de changer le site de la capitale. Le nouveau site choisi dispose de tous les arguments. Il est situé dans une vallée, entourée de trois montagnes dont le mont Hiei, qui culmine à 849 mètres et protège la ville des mauvaises influences venues du nord-ouest. En outre, il est irrigué par trois rivières et correspond parfaitement aux standards du feng shui, l'idéal pour favoriser un développement à long terme.

Comme Nara en son temps, la ville nouvelle est construite selon un plan carré de 4 kilomètres sur 5, à l'image de la ville chinoise de Chang'An. Les monuments sont positionnés en fonction des énergies déterminées par la géomancie, un art divinatoire qui fait le lien entre les éléments terrestres et ceux du ciel. Le nord-est, par exemple, est une direction qui suscite une aversion profonde. La porte de la ville située sur ce point cardinal s'appelle « kimon » littéralement « porte du mal ». L'angle des maisons orienté dans ce sens a une forme particulière et on y place régulièrement du sel pour purifier l'espace.

Au nord, le palais impérial sert de point de départ à la « grande avenue de l'oiseau rouge », large de 85 mètres, ce qui est énorme pour l'époque. Elle sépare la ville en deux, avec d'un côté la capitale de droite (*Ukyō*) et de l'autre la capitale de gauche (*Sakyō*). Heian Kyō est ainsi découpée par un quadrillage rigoureux formant de nombreux districts (*jō*), comprenant chacun quatre arrondissements (*bō*), eux-mêmes divisés en quartiers (*chō*) de 121 mètres de côté. Les adresses postales de la ville actuelle utilisent encore ces termes de l'époque.

021.

Les samouraïs : l'histoire et le mythe

« De toutes les vertus, le courage est sans doute la plus universellement admirée. Fait bien rare, le prestige dont il jouit semble ne dépendre ni des sociétés ni des époques, et à peine des individus. »

André Comte-Sponville,
Petit Traité des grandes vertus

Le mythe du guerrier japonais traverse les frontières et réussit le tour de force de dépasser l'ampleur de son histoire réelle.

De tous les personnages historiques du Japon, le samouraï est sans doute le plus universellement admiré. Et si la mythologie japonaise est composée d'une myriade de kamis, le nombre des romans, films, mangas et jeux vidéo qui nous racontent les péripéties héroïques des porteurs de sabres est peut-être encore plus important. Le mythe du guerrier japonais traverse les frontières et réussit – presque – le tour de force de dépasser l'ampleur de son histoire réelle. Celle-ci est pourtant longue de près d'un millénaire. Si *Le Samouraï*, de Jean-Pierre Melville, qui date de 1967, se déroule à Paris, *Ghost Dog*, de Jim Jarmusch, nous plonge dans une cité américaine de 1999 où le héros vit selon le *Hagakure*, un livre de préceptes samouraïs qui n'a, en réalité, jamais été utilisé pour former des samouraïs. Les exemples dans lesquels la « philosophie » du samouraï sont ainsi source d'inspiration sont légion à travers le monde et les époques.

Dans l'imagerie populaire, les samouraïs sont courageux. Ils ne craignent pas la mort. Ils sont fidèles à celui qu'ils servent et ils sont prêts à se suicider pour sauver leur honneur, en cas de défaite ou – et cela peut nous sembler incroyable – en cas de décès de leur seigneur. Avec leurs deux sabres, ils sont des personnages craints mais respectés de tous. Leur voie, le *bushidō*, serait « l'âme du Japon », pour reprendre le titre de l'ouvrage écrit en 1899 par Nitobe Inazō : *Bushidō. L'âme du Japon*. Toutes ces caractéristiques, accentuées par nos désirs contemporains de héros et notre appétence pour la violence – si elle s'accompagne de bravoure et de justice –, sans oublier la splendeur de leurs armures, leur fière allure à cheval, l'horrible grimace de leur masque ou la finesse des lames de leur *katana* (sabre) font d'eux des héros mythiques.

Ces clichés, non dépourvus de réalité pour une grande partie d'entre eux, ont nourri nos imaginaires et encore plus ceux des Japonais eux-mêmes. Mais, comme souvent, le réel est plus complexe. L'histoire des samouraïs est longue, riche et diverse. Apparus au x^e^ siècle, ces guerriers millénaires ont officiellement disparu au moment de la modernisation de l'ère Meiji, dans les années 1870. Le mythe, lui, ne faisait que commencer. Et malgré l'impermanence de toute chose, les samouraïs, eux, semblent éternels.

Légende, Aciam, omniendunt que sunt ipsantur, seque pelit, quam ere dunt liciumquae comnimu scipictur, ne nonet ommos voluptio omniendunt que sunt.

« La chevalerie est une fleur du Japon, produite par sa terre autant que peut l'être la fleur du cerisier, son emblème. »

NITOBE INAZŌ,
BUSHIDŌ. L'ÂME DU JAPON

Légende, Aciam, omniendunt que sunt ipsantur, seque pelit, quam ere dunt liciumquae comnimu scipictur, ne nonet ommos voluptio omniendunt que sunt.

sans jamais reculer. Cela a entraîné des comportements extrêmement agressifs, dans les combats eux-mêmes mais aussi vis-à-vis des populations civiles des pays envahis.
Le livre *Bushidō. L'âme du Japon*, rédigé par Inazō Nitobe, est quant à lui un livre écrit pour l'Occident, en 1899. Il est une reconstitution rêvée de l'esprit des samouraïs une vingtaine d'années après leur disparition officielle, trois-cents ans après leur dernière bataille. Il a, selon de nombreux historiens, inventé une nouvelle éthique, voire une religion dépourvue de dieu, elle aussi utilisée par les nationalistes et les militaristes. Nitobe était pourtant un pacifiste convaincu. Il semble qu'il n'ait pas mesuré l'usage qui serait fait de son texte, au profit des pires atrocités commises par le Japon dans son histoire.

— ***Les vents divins, l'origine des kamikazes***

Avant de former des unités de l'armée qui, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, quand la situation militaire semblait désespérée, allaient se sacrifier en projetant leur avion sur leur cible, les kamikazes avaient déjà joué un rôle militaire durant le shogunat de Kamakura. Le mot kami-kaze est composé des termes « divin » et « vent ». Les kamikazes sont les vents divins venus, à deux reprises, sauver le Japon de tentatives d'invasion par les Mongols, lorsque ces derniers étaient les maîtres de la Chine.
En 1274, ces envahisseurs tentent de faire débarquer 20 000 hommes, venus à bord de 900 jonques. Alors qu'ils amorcent un débarquement sur une vingtaine de kilomètres de côtes dans la rade de Hakata, ils sont repoussés par l'armée japonaise qui les force à rejoindre leurs navires pour la nuit. Le vent se lève alors et détruit près de deux cents navires. Au total, les pertes mongoles s'élèvent à dix mille hommes. Conscients qu'une deuxième tentative aurait lieu, les Japonais développent une stratégie de défense des côtes visant à empêcher la cavalerie ennemie de quitter les plages, à l'aide d'une longue palissade. Cette stratégie fonctionne et arrive à ralentir les 140 000 hommes arrivés à bord de 4 500 navires en 1281. Les combats durent un mois. La cavalerie peine à franchir la défense japonaise. Des vents violents et des trombes d'eau s'abattent alors sur la région. Deux mille vaisseaux sont perdus en une nuit par les envahisseurs et les combattants restés coincés sur les plages sont tués sans ménagement par les samouraïs. Les vents intervenus sont alors qualifiés de vents divins : les kami-kaze. À l'époque, la cour de l'empereur avait pour rôle de prier les kamis pour qu'ils protègent l'empire. Cette intervention divine leur a apporté un renouveau de prestige bienvenu.
Au XX^e^ siècle, l'histoire officielle nationaliste reprendra cette idée de vents divins pour affirmer que le Japon est le « pays des dieux » et que l'empereur qui les représente sur terre est une figure sacrée qu'il convient de servir jusqu'à la mort. Tel un samouraï fantasmé, il fallait aller jusqu'au bout. Cela incluait de se transformer soi-même en kamikaze, en envoyant son avion s'écraser sur une cible et en gardant les yeux ouverts pour être sûr de ne pas la rater et faire un maximum de dégâts.

05. Yōkais, monstres et fantômes, le Japon fantastique

« Ce n'est pas parce que tu ne vois personne qu'il n'y a personne. »

NonNonBā, héroïne du manga éponyme, par Mizuki Shigeru

Des centaines d'yeux qui vous contemplent à travers une cloison au milieu de votre sommeil, un furoncle qui parle, une femme devenue serpent qui poursuit son aimé qui l'a abandonnée, des renardes transformées en beauté fatale, une bouilloire qui chante et qui danse, un tas d'ossements prenant vie pour obtenir réparation, un poisson-chat avec un sabre suivi de deux lanternes unijambistes ouvrant le défilé d'un mariage entre deux esprits… Ce ne sont là que quelques exemples de *yōkais*, monstres et esprits issus de l'univers fantastique japonais, à la richesse visuelle et narrative extrême.

Sur ces bases, mangas, dessins animés, jeux vidéo et figurines se sont développés dans l'archipel comme nulle part ailleurs, et sont parvenus à se disperser sur toute la planète, captivée par l'imagination débordante dont les Japonais sont capables. Souvent, en bons *gaijin* (étrangers), nous n'en percevons pas les références, notamment celles qui ont trait aux yōkais, les esprits qui occupent les zones grises du monde, entre territoire des vivants et royaume des morts, entre lumière et obscurité, entre sensation d'une présence ou constatation d'un phénomène étrange et incompréhension de ce qui en est la cause. Les yōkais apparaissent dans les interstices du monde, à la porte d'une ville ou d'une chambre, sur un pont, entre deux rives, à la lumière blafarde du crépuscule ou au petit matin brumeux…

Lorsque, dans le jeu vidéo *Super Mario Bros 3*, le héros attrape une feuille, il se transforme en ce que l'on pense être un raton laveur ou un écureuil. En réalité, lorsqu'il se pose une feuille sur la tête, le plombier new-yorkais se change en *tanuki*, un yōkai facétieux et fêtard qui maîtrise l'art de la métamorphose. Au Japon, l'image parle d'elle-même. Plus récemment, ces tanukis sont devenus les héros du long-métrage d'animation *Pompoko*, du studio Ghibli (1994). Ce film, véritable hommage aux yōkais de toutes sortes, montre des tanukis qui se révoltent contre la destruction de leur environnement. Dans une scène délirante, ces derniers n'hésitent pas à se faire passer pour des monstres ou des revenants, afin de faire fuir les humains. Là encore, la référence au « cortège des 100 démons », mythe qui a donné lieu à de nombreuses estampes, est évidente pour un Japonais. Pour le reste du monde, elle l'est beaucoup moins. Ce dessin animé raconte aussi comment les yōkais ont failli disparaître, tant la volonté de développer des esprits rationnels a pris le dessus sur toutes les croyances passées au moment de la restauration de Meiji (1868), lorsque le pays s'est modernisé à toute vitesse. Heureusement, des artistes, comme le mangaka Mizuki Shigeru, ont remis les yōkais sur le devant de la scène et ont ouvert la porte à toute une foule de nouvelles histoires de démons, monstres et esprits.

On retrouve par exemple de multiples clins d'œil aux yōkais dans la série d'animation *Pokémon* – contraction de *poketto monsutā*, « Pocket monsters » en anglais japonisé, soit « monstres de poche » en français. Nombre d'entre eux s'inspirent directement de monstres ou esprits japonais célèbres. Par exemple, Feunard, avec ses neuf queues, s'inspire du plus puissant des *kitsune*, le yōkai-renard à neuf queues. Mentali s'inspire du *bakeneko* et du *nekomata*, deux yōkais chats. Et si le grand jeu est de collectionner les pokémons, il était déjà courant à l'époque d'Edo (1603-1868) de collectionner les images des esprits et des monstres issus du folklore.

Les yōkais sont aussi nombreux que les phénomènes étranges qu'ils expliquent. Certains sont célèbres dans tout le pays. D'autres ne sont connus que très localement. Et si quelques-uns ont tendance à disparaître du fait de la modernisation et de l'urbanisation du Japon, de nouveaux apparaissent dans les légendes urbaines. Ainsi, *Toire no Hanakosan*, qui hanterait la troisième porte des toilettes des filles du troisième étage dans les écoles.

Les yōkais sont à la base d'histoires folkloriques innombrables et une source d'inspiration puissante pour en inventer de nouvelles. Et s'ils sont désormais objet de divertissement, la manière dont ils ont été perçus a évolué au fil des siècles et de leurs représentations.

Légende, Aciam, omniendunt que sunt ipsantur, seque pelit, quam ere dunt liciumquae comnimu scipictur, ne nonet ommos voluptio omniendunt que sunt.

Légende, Aciam, omniendunt que sunt ipsantur, seque pelit, quam ere dunt liciumquae comnimu scipictur, ne nonet ommos voluptio omniendunt que sunt.

Légende, Aciam, omniendunt que sunt ipsantur, seque pelit, quam ere dunt liciumquae comnimu scipictur, ne nonet ommos voluptio omniendunt que sunt.

Une grande diversité de yūreis

Au-delà des *onryo*, les esprits courroucés en quête de vengeance, de nombreux types de fantômes hantent le pays. Il y a les *ubume*, les femmes mortes en couches, qui viennent hanter leur enfant ou tenter de voler les enfants des autres. Elles peuvent aussi apparaître sous la forme de vieilles femmes qui portent un enfant et demandent aux autres de le porter pour elles. Si ceux-ci acceptent, l'esprit disparaît immédiatement et le poids de l'enfant grandit considérablement jusqu'à ce que le soi-disant petit se révèle n'être qu'un bloc de roche. Elles peuvent aussi se promener nues jusqu'à la taille, avec le bas du corps baignant dans le sang en criant « *Obareu ! Obareu !* » – c'est-à-dire « Nais ! Nais ! » dans une complainte éternelle envers l'enfant qui les a tuées.
Il existe aussi les *funayurei*, littéralement des « fantômes de bateau », en réalité les fantômes des marins noyés en mer. Leurs corps, en général, emportés par la mer, n'ont pu faire l'objet de rites funéraires adéquats. Ces spectres prennent parfois un aspect hybride entre homme et poisson ou apparaissent les traits déformés par la putréfaction. Munis de *hishaku* (louches) géantes, ils s'amusent à remplir les bateaux d'eau pour tenter de les faire couler. Pour s'en prémunir, il convient de leur fournir des *hishaku* sans fond ou de leur jeter des *onigiri*, des boulettes de riz délicieuses. Les *funayurei* peuvent aussi parfois désorienter les navires en allumant des feux trompeurs, similaires à ceux que l'on allume sur la côte pour guider les marins, afin de les mener au naufrage. Ces spectres ne doivent toutefois pas être confondus avec *Umibōzu*, yōkai des mers, grande masse noire aux yeux vides qui, lui aussi, tente de faire chavirer les navires en provoquant des tempêtes surprises. Il serait l'esprit d'un moine jeté à la mer par des villageois.
Il ne faut pas non plus oublier les *rokurokubi*, spectres de femmes qui peuvent sembler des êtres vivants normaux toute la journée mais dont le cou s'allonge la nuit à tel point que la tête semble indépendante. Les *nukekubi*, elles, ont la tête qui se détache complètement. Elles se nourrissent d'huile de lampe ou de l'énergie des vivants qu'elles côtoient, voire parfois de chair humaine… *Kuchisake-onna*, elle, n'a pas un long cou mais une bouche immense, affreusement mutilée par un samouraï qui lui reproche d'avoir été adultère durant ses longues absences. Ce dernier lui sectionne alors le visage de la commissure des lèvres jusqu'à la racine des oreilles, ce qui lui donne un air qui n'est pas sans rappeler l'ennemi juré de Batman, le Joker. Depuis sa mort, elle erre